

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 juin 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

—Pardon, excuse, mam' la marquise... c'était la chose de l'habitude, car je ne suis point sans savoir qu'on ne fume point devant le beau monde, rapport au respect qui lui est dû... Je reprends mon fil.

Donc, je regrimpai sur mon siège, ainsi que j'ai déjà eu celui de vous le dire, en cherchant à part moi quelque moyen de mettre la main sur la dame au bracelet, et à force de chercher, j'imaginai de visiter l'impasse des Acacias... L'idée était bonne, car dans l'impasse je ne trouvais qu'une porte, celle du jardin de cet hôtel... Je m'informai rue Saint-Dominique, j'appris que dans l'hôtel il n'y avait qu'une dame; je me dis en propres paroles: "Puisqu'il n'y en a qu'une, ça doit être celle-là..." Alors je me présentai comme un brave garçon. On ne voulut pas d'abord me laisser passer, mais je fis tant, des pieds, des mains et de la langue, qu'on finit par vous avertir, ce qui m'a procuré l'avantage de vous dégoiser mon chapelet. Maintenant, mam' la marquise, ça n'est pas de tout ça qu'il est question... J'ai un bijou à vous et vous avez de l'argent à moi... Voilà votre bracelet... donnez-moi mon argent.

En disant ce qui précède, le cocher de fiacre présentait à la marquise le précieux joyau soigneusement enveloppé dans un morceau de gros papier gris. Pauline ne pouvait s'empêcher d'admirer la probité native de cet homme aux formes brutales, mais elle le maudissait en même temps. Elle aurait en effet mille fois mieux aimé perdre le plus riche de ses bijoux, que de voir arriver à l'hôtel d'Hérouville l'honnête cocher dont la visite allait donner lieu à des commentaires de toutes sortes, mais ne pouvant rien contre le fait accompli, elle le subit avec résignation.

—Monsieur, fit-elle en prenant le bracelet, vous êtes un brave et digne homme.

—Ça, mam, la marquise, je m'en pique, interrompit le cocher de fiacre, et je porte le défi aux plus malintentionnés de rien articuler de pas joli sur mon compte.

—Je vous dois une indemnité et une récompense, poursuivit Pauline en glissant un certain nombre de pièces d'or dans la main de son interlocuteur, faites-moi le plaisir d'accepter ceci...

—Dix louis! s'écria le cocher stupéfait et ivre de joie, quelle aubaine!... à la bonne heure! voilà ce que j'appelle de la générosité pour de vraie! Ah! mam' la marquise, vous pouvez compter que je boirai crânement à votre santé, et d'un fier cœur... Au revoir, mam' la marquise, Mes poulets d'Inde et moi nous sommes tout à votre service...

Pauline frappa sur un timbre.

—Reconduisez ce brave homme... dit-elle au valet qui se présenta.

Gertrude, l'oreille collée à l'un des panneaux de la porte, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation que nous venons de reproduire. Elle se cacha derrière un rideau au moment où le domestique et le cocher traversèrent l'antichambre, puis elle les suivit, les rattrapa dans le vestibule du rez-de-chaussée et dit à l'automédon :

—Mon brave homme, je cours après vous de la part de madame la marquise.

—A-t-elle encore quelque chose à me dire, cette bonne dame, demanda le cocher, faut-il remonter?... Ce sera bientôt fait...

—Inutile... répliqua Gertrude; je suis chargée seulement de réparer un oubli... Ma maîtresse s'intéresse à vous... elle vous le prouvera certainement... mais pour pouvoir vous retrouver, il faut qu'elle connaisse votre nom et votre demeure...

—C'est trop juste... Eh bien! je m'appelle

Pierre Landry, et je demeure rue Jean-Pain-Mollet, numéro 7... au sixième étage.

—Rue Jean-Pain-Mollet, numéro 7... répéta Gertrude.

—C'est ça même...

—Ma maîtresse ne l'oubliera pas... reprit la camériste à haute voix.

Puis elle ajouta, tout bas :

—Moi aussi, je me souviendrai, et maintenant j'ai dans les mains la preuve irrécusable que madame la marquise est sortie cette nuit!...

Malheureuse Pauline!... désormais son repos et son honneur étaient à la discrétion d'une servante haineuse qui n'avait pour la perdre qu'à le vouloir, et qui le voudrait sans doute!... Après avoir subi tant de persécutions injustes, après avoir souffert tant de douleurs imméritées, madame d'Hérouville pouvait croire que la fatalité qui la poursuivait ferait trêve enfin, et que le calme succéderait aux tempêtes... Elle se trompait.

XXIII

Au moment où sonnait une heure de l'après-midi, Gertrude vint annoncer à sa maîtresse qu'un homme, se disant envoyé par la marquise de Langeac, demandait à être reçu. Pauline donna l'ordre d'introduire sur le champ le nouveau visiteur, et la camériste reparut presque aussitôt, accompagnant un personnage de petite taille et de pauvre apparence. Samuel Love, car c'était lui, ressemblait d'une façon frappante au portrait rapidement tracé par Lascars la nuit précédente.

Ce juif millionnaire, auquel on aurait fait volontiers l'aumône dans la rue, tant son costume était humble, ou plutôt misérable, pouvait avoir en réalité soixante-dix ou soixante-quinze ans, mais il paraissait plus que centenaire. Son regard exprimait une rapacité insatiable. Samuel Love portait de la main gauche une sorte de valise en cuir, constellée de gros clous, et fixée à son bras par une chaînette d'acier qui faisait plusieurs fois le tour du poignet. Pauline frissonna involontairement en voyant le juif. Ce vieillard produisit sur elle l'effet d'un composé bizarre de la momie et de l'oiseau de proie. Samuel Love salua jusqu'à terre, faisant preuve d'une souplesse qu'il semblait impossible d'attendre de son échine roidie par l'âge, et, répétant la leçon faite par Lascars, il débita ce petit discours avec volubilité, en présence de la femme de chambre :

—Madame la marquise de Langeac, dont j'ai l'honneur d'être le joaillier, m'a fait espérer que madame la marquise d'Hérouville daignerait peut-être m'honorer de sa confiance. Dans cet espoir, j'ai apporté quelques bijoux que madame la marquise trouvera peut-être dignes d'être soumis à son appréciation éclairée.

—Laissez-nous, mademoiselle... dit la jeune femme à Gertrude qui se retira aussitôt, et qui ne soupçonnant pas le but mystérieux de l'entrevue du juif et de sa maîtresse, ne jugea point utile d'écouter à la porte.

Pauline se rapprocha vivement de Samuel Love.

—Vous savez de quoi il est question? lui demanda-t-elle à voix basse.

—Oui, madame la marquise, répliqua-t-il du même ton. M. le vicomte de Cavaroc m'a fait part de l'embarras momentané de madame la marquise, et de son désir d'emprunter une somme importante en offrant ses diamants comme nantissement au prêteur.

—Etes-vous disposé à me venir en aide dans cette circonstance? continua la marquise.

Le juif fit entendre un petit rire sec et saccadé, tout à fait semblable au grincement des crécelles que les enfants mettent en branle pendant les trois jours de la semaine sainte, puis il répondit :

—Dieu nous donne cet avertissement par la bouche de son Prophète : "Aide les autres, et le ciel t'aidera." J'en profite le mieux que je puis. Je suis d'une nature obligeante, et l'on me voit toujours disposé à rendre service, pour peu que j'y trouve un modeste bénéfice. Si je n'écouterais que mon cœur, j'obligerais mon prochain à titre gratuit, mais je suis pauvre et père de famille; il me faut donc, bien malgré moi, songer à mes enfants et faire rapporter à mon argent d'honnêtes intérêts.

—Vous n'ignorez pas quel est le chiffre de la somme dont j'ai besoin? reprit Pauline.

—Deux cent mille livres... du moins à ce que m'a dit M. de Cavaroc.

—Pourrez-vous me remettre cette somme aujourd'hui même?...

—Les deux cent mille livres seront à la disposition de madame la marquise aussitôt que j'aurai pris connaissance des pierreries qui doivent devenir mon gage.

Madame d'Hérouville ouvrit un meuble. Elle en tira plusieurs écrins de maroquin rouge et de chagrin noir, splendidement armoriés, et elle les plaça sur une table devant Samuel Love. Le juif fit jouer l'un après l'autre les ressorts de tous les écrins, il réunit en un monceau les colliers, les pendants d'oreilles, les bagues, les peignes, les bracelets que recélaient leurs flancs de velours pourpre, et ses yeux, en se fixant sur cet éblouissant amas de richesses, brillèrent de cette flamme d'ardente convoitise qui jadis étincelait dans les prunelles sombres de Cardillac, l'orfèvre sanglant. Pendant quelques secondes, Samuel Love caressa de ses mains fluettes, agitées de tressaillements voluptueux, les facettes miroitantes des pierres précieuses. Il prit ensuite les bijoux un à un, et il les examina, ou plutôt il les étudia longuement, minutieusement, diamant par diamant, à l'aide d'une loupe de forte dimension et d'une paire de petites balances en cuivre, d'une sensibilité et d'une justesse prodigieuses. Cet examen achevé, le juif forma des lots de pierreries, en réunissant celles qui se recommandaient plus particulièrement à son admiration par le triple mérite de la pesanté, de l'éclat et de la pureté. Samuel Love, muet et absorbé, consacra plus de deux heures à ces diverses opérations. Madame d'Hérouville attendait avec une fiévreuse impatience le résultat de ce labeur silencieux. Enfin, le prêteur sur gages releva la tête et fit lentement disparaître dans la poche de sa vieille houppelande grise, raccommodée en vingt endroits, la puissante loupe et les petites balances dont il venait de se servir.

—Eh bien? demanda Pauline d'une voix que l'émotion rendait sourde.

—Eh bien, madame la marquise, répondit Samuel Love, l'affaire me semble possible, et je la ferai volontiers, si toutefois...

Le juif s'interrompit.

—Si toutefois?... répéta la jeune femme. Achevez, monsieur, je vous en supplie...

—Si nous tombons d'accord sur les conditions reprit Samuel.

—Eh! murmura Pauline, ces conditions, c'est à vous de les fixer. Vous savez bien que je les accepterai, qu'elles qu'elles soient, puisque l'argent m'est indispensable, puisqu'il me le faut à tout prix!...

Cette parole était imprudente. Le juif ne la laissa point tomber par terre, et se jura d'exploiter à outrance la détresse de la grande dame et les poignantes nécessités de la situation. Ses exigences, désormais, devaient être sans bornes, puisqu'elles étaient acceptées à l'avance.

—Madame la marquise, reprit-il, vous plaît-il qu'avant toutes choses nous convenions de nos faits?

Pauline inclina la tête affirmativement.

—Si j'ai bien compris les explications de M. le vicomte de Cavaroc, poursuivit le juif, madame la marquise désire un délai de deux ans pour retirer ses pierreries?

—Oui... murmura la jeune femme.

—Madame la marquise tient en outre à posséder une imitation de ses principaux diamants, imitation parfaitement exacte et capable de tromper tous les yeux, excepté ceux d'un joaillier.

—Oui!... répéta Pauline d'une voix de plus en plus faible.

—Ceci est facile: les parures fausses ne coûteront guère qu'un millier d'écus, et je puis m'engager à les remettre à madame la marquise dans un laps de huit ou dix jours.

Samuel Love s'interrompit pour désigner de la main les principaux lots de pierreries disposés par lui à côtés des écrins vides.

—Ceci, reprit-il, représente pour moi une valeur de quatre cent mille livres.

Disons en passant que le juif mentait avec une rare impudence et que les diamants désignés